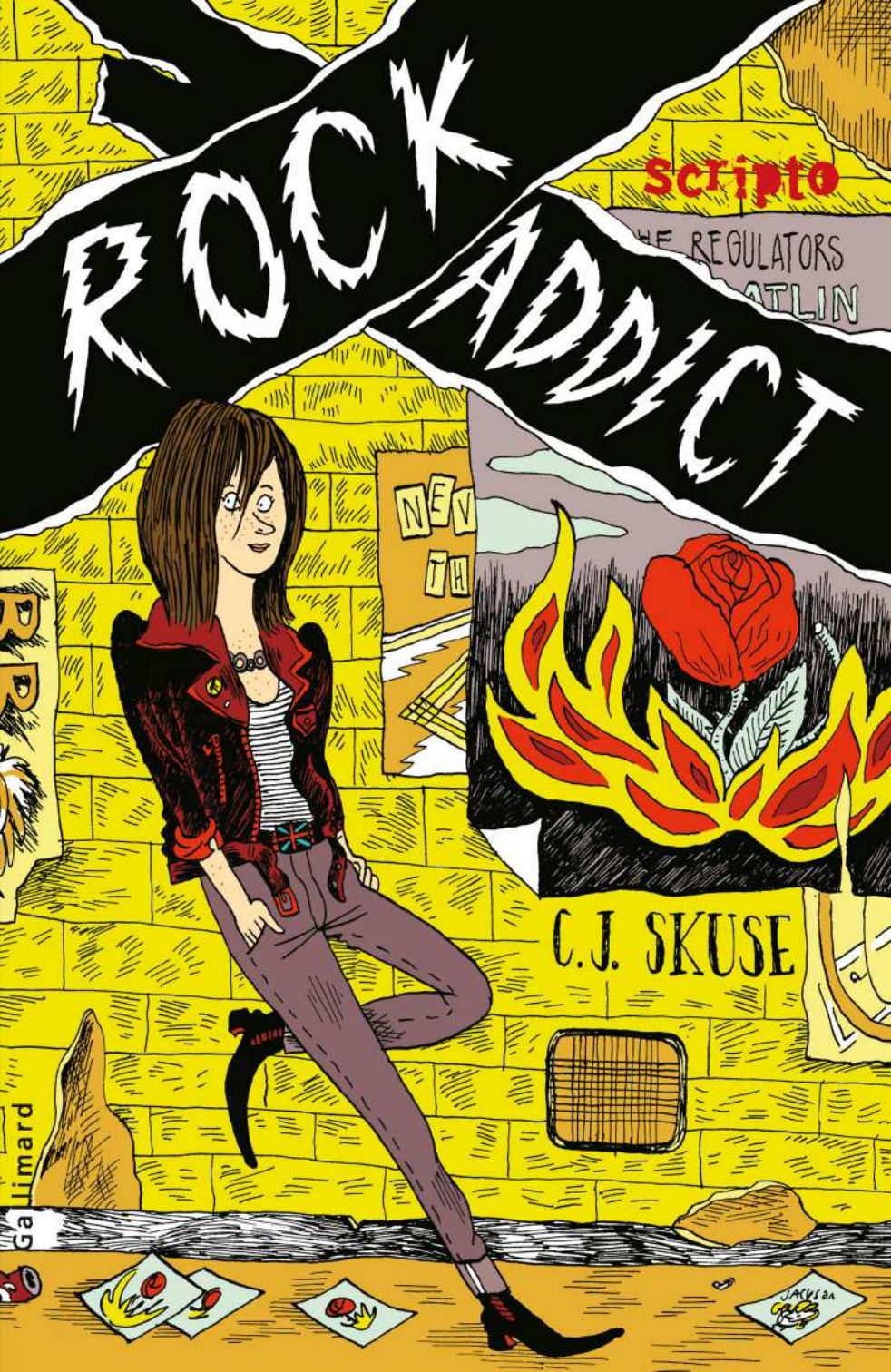

ROCK ADDICT
Scripto
C.J. SKUSE
Gallimard

Scripto

C. J. Skuse

# ROCK ADDICT

traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Alice Marchand

Gallimard

Titre original : *Rockoholic*
Édition originale publiée en Grande-Bretagne
par The Chicken House.
Tous les noms de lieux et de personnages utilisés
dans ce livre sont la propriété de © C. J. Skuse, 2011,
et ne peuvent pas être utilisés sans son autorisation.
L'auteur a revendiqué son droit moral.
Tous droits réservés.
© C. J. Skuse, 2011, pour le texte.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012, pour la traduction française.

*Pour ma sœur Penny,*
*avec mon éternelle gratitude*
*pour tes précieux conseils*

I know someday you'll have a beautiful life,
I know you'll be a star, in somebody else's sky,
But why, why, why, can't it be
Can't it be mine?

*Je sais qu'un jour tu auras la belle vie,*
*Je sais que tu seras une étoile dans le ciel*
*de quelqu'un d'autre,*
*Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi ça ne serait pas*
*Ça ne serait pas dans le mien?*

Pearl Jam, *Black*

## Gueule d'enterrement

Pour notre journal local, la mort de mon grand-père a été « un tragique accident qui a tétanisé le centre-ville de Bristol ». Pour ma mère, ç'a été une indicible humiliation et une semaine de messes basses parmi ses collègues à la banque. Pour moi, ç'a été un chagrin assez vaste pour remplir un océan asséché.

Aujourd'hui, c'est l'enterrement et tout va de travers. Mon grand-père ne voulait pas que les gens soient habillés en noir. Il voulait que ses proches viennent en sari, en combinaison de plongée, en pagne végétal ou en tenue de *hula hoop*. Et il voulait une grande cérémonie d'adieu ronflante, avec des femmes culturistes pour porter son cercueil en or et, pour finir la journée en beauté, des canons qui projetteraient ses cendres dans le ciel.

« *Et je ne veux pas non plus qu'on appelle ça un enterrement, Jody. Invite les gens à mon barbecue funèbre. Ça paraît bien plus marrant.* »

Ma mère, c'est le genre tailleur-jupe gris et chaussures bien cirées ; toutes les frasques de grand-père la faisaient mourir de honte. Le faire-part dans le journal disait juste : « Enterrement de Charles Nathaniel McGee. Donations à la recherche pour le cancer, ni fleurs ni couronnes SVP. » Il faut absolument que tout soit funèbre. C'est surréaliste. Depuis ce matin, je n'arrive pas à y croire.

En ce moment, on est au Torrance Lodge pour la veillée mortuaire, un endroit super snob, et ma mère et ma sœur font la conversation avec des cousins écossais qu'on n'a pas vus depuis des dizaines d'années et tentent désespérément de trouver des raisons pour ne pas les avoir contactés plus tôt. Plusieurs vieilles dames qui sentent le savon ont pris un grand plaisir à me dire que j'ai drôlement grandi depuis la dernière fois qu'elles m'ont vue, ce qui était sans doute avant ma conception, et maintenant, je suis planquée dans l'escalier, à l'écart. Je vais laisser Halley essuyer le plus gros. Elle adore être au centre de l'attention. Ils vont tous penser que c'est la star de la famille, de toute façon, avec toutes ses médailles de sport et ses Prix du duc d'Édimbourg et ses espoirs olympiques. J'en ai marre. Et comme me le disait mon grand-père…

« *Si tu ne trouves rien d'utile à dire, ne reste pas dans leurs pattes, tire-toi.* »

À une époque, il était batteur dans un groupe et il avait des *piercings* dans les tétons et il fumait de l'herbe et il est allé à Glastonbury. Il prenait des bains de clair de lune à poil sur le toit de sa maison, et il a

fait un saut à l'élastique et il s'est baigné tout nu près de la Grande Barrière de corail. Il adorait *Bohemian Rhapsody* et il dansait dans le salon avec le mannequin qu'il avait piqué dans une benne à ordures devant le grand magasin Debenhams. Il voulait du heavy metal et des sushis et des fontaines de chocolat pour sa veillée mortuaire. Pas James Blunt et des friands à la saucisse au rabais de chez *Lidl*.

Je me blottis contre la rampe avec des écouteurs d'iPod dans les oreilles et ma capuche relevée – je pourrais poser pour la photo d'un article sur les ados en pleine crise existentielle. Je ferme les yeux et j'imagine que Jackson chante rien que pour moi, comme quand j'essaie de m'endormir le soir. J'imagine qu'il est allongé à côté de moi, que je sens son souffle sur mon visage pendant qu'il chante, qu'il me caresse les cheveux. Quand j'ouvre les yeux, maman me jette un de ses regards désapprobateurs qui ont l'air de dire « Pourquoi tu ne te joins pas à nous ? » depuis la salle de réception, où tout le monde se jette sur la gelée de fruits et la glace. Dans le bar, à côté, cinq jeunes – mes cousins au troisième degré, paraît-il – font rouler des boules d'un bout à l'autre de la table de billard.

Des pas s'approchent. Nike montantes avec un logo bleu. Jean moulant noir. Chaîne de portefeuille. T-shirt blanc décoré d'un graffiti. Et un des gilets les plus bleus de mon grand-père. J'arrache les écouteurs.

– Ça va, ma choute ? demande Mac en posant un verre de Coca à côté de moi sur la marche. Excuse-moi, j'ai été détourné de ma mission par un vieux qui me parlait de sa prostate. Tiens.

– C'est pas grave, j'avais Jackson, dis-je.

Il lève les yeux au ciel. Le genre de Mac, c'est plus les musiques de comédie musicale et Lady Gaga que le rock, mais il sait que les Regulators, c'est la bande-son de ma vie, alors il a quelques-unes de leurs chansons sur son iPod pour moi. Je n'en ai pas, moi, et tous les lecteurs MP3 merdiques que j'achète finissent par rendre l'âme ou tomber dans un caniveau, alors j'emprunte celui de Mac. J'enroule les écouteurs autour et je le lui rends.

– Garde-le un moment, dit-il. Il y a déjà à peine assez de place pour mon cul dans ce jean.

– Alors pourquoi tu le mets ?

– *Parce que, parce que, parce que, parce que, parce que…,* chante-t-il.

Parfois, ça me tape vraiment sur les nerfs, sa manie de ne jamais répondre directement. Je me demande si c'est un truc d'homo.

– J'ai revampé ton Coca, dit-il, j'ai pensé qu'un petit remontant te ferait du bien.

Je secoue la tête.

– Je ne boirai pas, aujourd'hui.

– Pourquoi ? À cause de Jackson Gatlin ? raille-t-il d'une voix geignarde.

Mac n'apprécie pas mon obsession pour Jackson. Il l'appelle ma « drogue-fantasme ». Parce que c'est mon héros. Parce que j'ai choisi de soutenir Jackson dans sa totale abstinence de fraîche date. Parce que j'ai claqué pratiquement tout mon salaire en T-shirts des Regulators, CD et coffrets de DVD en édition limitée de tous leurs concerts en Amérique du Sud. Parce que c'est mon groupe, mon refuge. Parce que, parce que, parce que, parce que, parce que…

– Tu as besoin de quelque chose pour tenir le coup aujourd'hui, dit-il. Ça pourra peut-être te réveiller un peu.

– Je n'en veux pas. Je veux mon grand-père.

Je sors la pierre de lune de la poche de mon sweat à capuche. Je la frotte, comme si ça pouvait faire sortir le génie de mon grand-père dans un tourbillon de fumée. Mais je ne le vois que dans ma tête, le dernier jour, dans son fauteuil roulant.

*« Il ne faut pas en rêver, il faut le faire », il a dit. Puis il est parti. Il a dégringolé, dégringolé, dégringolé. Le plateau de boissons tombe sur le trottoir. Les semelles de nos chaussures claquent dans la rue qu'on dévale. Mes cris. Ma faute.*

Je sens le flot de larmes revenir, comme de l'eau qui déborde d'une canalisation éventrée, mais Mac les voit arriver, s'agenouille devant moi et pose sur mon genou une main aux ongles vernis de noir.

– D'accord, peut-être que l'alcool, ce n'est pas la meilleure idée qui soit, dit-il de sa voix sérieuse. Tout va bien, viens par là.

Je n'aime pas la voix sérieuse de Mac. Il parle comme un avocat ou un truc comme ça. Un avocat aux cheveux noirs hérissés avec une mèche bleu électrique sur un côté. Ils sentent le citron, et l'enlacer, c'est comme enlacer un arbre tiède en été.

– Il aurait vraiment détesté cette cérémonie, Mac, dis-je en reniflant et en me décollant de son épaule. De A à Z.

– Tu as raison. Tu sais ce que je l'entends dire d'ici ?

« Où sont mes sushis, bon sang ? » « Pourrrquoi tu as laissé ta mèrrre mettrrre Valium FM ? On peut pas danser là-dessus ! » dit-il en imitant presque à la perfection l'accent écossais de mon grand-père.

Je souris en m'essuyant les yeux. Une cantatrice quelconque gémit dans les haut-parleurs de la salle où est dressé le buffet.

– Je ne retournerai pas là-dedans. Je te jure, s'il y a encore une mémé moustachue qui m'embrasse sur la joue et me demande comment ça marche à l'école, il faudra réserver cette salle pour un nouvel enterrement.

Mac s'assied dans l'escalier à côté de moi.

– Bah, c'est bientôt fini maintenant, non ?

– Ouais. Et je n'ai rien fait pour lui. Je n'ai rien fait pour que ce soit un peu mieux.

– Oui, mais en fin de compte, ta mère lui a offert une cérémonie d'adieu respectable. Elle n'a sans doute pas les moyens de faire plus, Jode. Tout s'est bien passé, pas vrai ?

C'est là que je m'en rends compte. Comme si on me l'agrafait sur le front.

– C'est ça le problème, Mac, dis-je en me levant et en prenant mon Coca arrosé de vodka. Tout s'est *beaucoup trop bien* passé.

– Oh là, qu'est-ce que tu vas faire ? demande-t-il tandis que j'avale le Coca cul-sec, en grimaçant quand j'ingère l'énorme dose de vodka concentrée au fond du verre. Où tu vas ? lance-t-il dans mon dos.

– Je vais changer cette foutue musique.

Imaginez un peu la scène : des petits groupes de vieux qui papotent devant des assiettes en carton ; de

suffocants relents de muguet et une sale odeur de crevette. Les roucoulements discrets de Katherine Jenkins s'arrêtent brusquement quand je branche l'iPod de Mac sur l'ampli, derrière le bar, que je trouve *Bedlam* des Regulators et que je bloque le volume au maximum. Les haut-parleurs crépitent aux quatre coins de la pièce. Les discussions cessent.

La lumière du soleil perce à travers les nuages gris acier dehors et inonde la salle comme du miel. Un bruit de guitare explose dans la chaîne hi-fi.

*Gratt, gratt.*

Suivi d'autres guitares, qui font plus de bruit que des bombes.

*Gratt.* La voix la plus retentissante du monde hurle :

*– This is a warning, motherfuckers! You gotta deal…*

Mon visage se fend d'un immense sourire. C'est la voix de Jackson.

*– Surrender your weapons. It's gonna get…*

*Gratt, gratt, gratt, gratt, gratt.*

*– Reeeeeeeeeeeeeeeeeeeeeal!*

Avant que j'aie pris conscience de ce que ma main est en train de faire, elle plonge droit dans un saladier en cristal rempli de blancs-mangers roses, en ramasse une grosse poignée humide et la balance à la figure du pasteur. *Plaf !*

Je vois Mac se diriger vers moi, l'air grave. Il vient me retenir, me calmer, mais je suis trop excitée, trop déchaînée, et des jeunes que je ne connais pas (sans doute des cousins au troisième degré) se mettent de la partie.

Jackson braille dans les haut-parleurs qui m'entourent. Il m'encourage. Un des cousins se jette sur la

tarte aux cerises meringuée et m'en fourre une poignée dans la bouche. Il se marre et je me marre et je lui renverse sur la tête une assiette de choux à la crème que j'écrase dans ses cheveux. Un autre cousin s'empare d'une poignée de mousse au chocolat et la balance sur une vieille dame en chapeau vert. D'autres cousins au deuxième et au troisième degré déboulent en courant de la salle de billard en poussant des cris ravis et attrapent des tonnes de sandwichs et de vol-au-vent pour nous et se bombarder avec.

J'aperçois Mac, juste devant l'entrée de la salle de cérémonie. Il a abandonné l'idée d'essayer d'empêcher le carnage. Il se planque sous un parapluie à fleurs roses et blanches.

Le barman vocifère et se prend une volée de sandwichs au beurre de poisson dans la figure. Des vieilles dames s'agitent en caquetant et foncent se mettre à l'abri. Le vieux postier revêche reçoit un gâteau de Savoie dans la bouche. *Paf!* Une serveuse dérape dans de la gelée à la mandarine. De la crème anglaise gicle sur les murs. Les fenêtres sont tartinées de quiche. Des lambeaux de laitue pendent des abat-jour. Il pleut des mottes visqueuses de toutes les couleurs, et des balles de fromage criblent l'air comme un tir de mitraillette.

– *Give me what you got, don't hold back*.

L'air est chargé d'œuf mayonnaise, de sandwichs au saumon, de mini-cordons bleus et de petits gâteaux décorés ; le plancher est un champ de bataille où se traînent les victimes qui ont succombé à la gelée de fruits et à la glace, tête baissée, pour sortir de la ligne de tir. Ce n'est plus un enterrement. C'est un massacre dînatoire.

*– This is my war, this is my waaaaaaaaaaaaaaaaarrrr!*

Avec l'aide de Jackson, je ravage cette salle de cérémonie. En cinq minutes délirantes de musique à fond les ballons, de fous rires irrépressibles, de cris, de hurlements, de grabuge, de magie et de bazar. Quand on arrête le carnage, les cousins et moi, à bout de souffle, c'est un *no man's land* couvert d'un infâme magma sucré et de pâtisseries mutilées. Je vais le payer, on va tous le payer. Ma mère va se lancer dans une crise de rage fumante avec double pot d'échappement et zéro amortissage. Mais pendant ces quelques brèves minutes, tout est comme ça devait être.

Et je sais, je sais que quelque part dans l'univers, mon grand-père se tord de rire.

## Ça pète grave

Ma mère pique donc une crise intergalactique à cause de ma fantaisie funéraire. Elle est persuadée que je suis alcoolique ou que je fume du shit, de toute façon, alors elle n'est pas vraiment étonnée, elle est juste horrifiée. Je sais que j'ai atteint le sommet du mont des Grosses-Emmerdes, sur ce coup-là.

– Tu es une idiote sans cœur ! me hurle-t-elle.

Elle a réussi à récolter une belle trace de dérapage dans les blancs-mangers sur tout un côté de son tailleur et elle a la moitié de la tête couverte de crème fouettée. D'autres gens errent sans but derrière elle, comme des figurants de *L'Armée des morts*. Entre deux hoquets effarés devant les dégâts et autres « Oh là là, combien ça va coûter, tout ça ? », ma mère pousse des soupirs furieux.

– J'ai fait ça pour grand-père, j'essaie d'expliquer, toute dégoulinante de crevettes. Tu as refusé de lui donner l'enterrement qu'il voulait, alors…

– Il ne voulait pas un enterrement, bon sang, il voulait un spectacle de cirque ! réplique-t-elle

sèchement. C'était ridicule, ce qu'il demandait. Est-ce que tu sais à quel point ça a été dur pour moi aujourd'hui, Jody ?

– Oui.

Maman pousse encore un soupir furieux. Elle pousse beaucoup de soupirs furieux. « Pousse un soupir furieux » est généralement suivi de « se frotte les yeux avec lassitude » et de « fronce les sourcils, exaspérée ». Mais je suppose qu'elle a eu beaucoup de raisons de pousser des soupirs furieux, dernièrement. Des soucis d'argent en veux-tu en voilà. Ma toxicomanie présumée. Papa qui a joué notre emprunt. Le pote que ma sœur Halley, quatorze ans, s'est fait sur Internet, Daniel, et qui s'est révélé être un routier de cinquante ans dénommé Sid.

– Ça a été très dur.

Elle va se mettre à pleurer, je pense. Je vois les larmes qui s'amassent dans ses yeux.

– D'abord ton père, puis l'accident, ces foutus journalistes devant notre porte, et maintenant ça. Tu crois que je peux supporter encore combien d'autres humiliations dans ce genre ?

– Sans doute pas beaucoup, dis-je avant de me rendre compte qu'elle n'attendait probablement pas de réponse à sa question.

Ensuite, elle se met à pleurer. Et l'angoisse me tord les tripes.

– Il aurait adoré, maman. Je t'assure.

Elle fait mine de s'éloigner de moi, puis revient, mais évite mon regard.

– Va présenter des excuses à Donna et Vic. Ensuite, file à la maison, prends l'Aquajet dans le cagibi et nettoie cette salle du sol au plafond. Et ne t'imagine

pas que tu vas aller à ce concert demain. Ce n'est plus la peine d'y penser.

On dirait que chaque mot qu'elle prononce lui fait mal et, au moment où elle se détourne, une larme se détache de son visage et tombe sur la moquette.

Il est tard quand je rentre enfin à la maison, après avoir fait le ménage au Torrance. Je me paye une nouvelle engueulade monumentale avec maman, et elle pique une colère girafesque (vous savez, quand son cou s'allonge et que ses yeux deviennent énormes) parce que je prends toujours le parti de grand-père et jamais le sien. C'est là que je lâche la bombe, que je lui dis bien en face d'aller se faire f… Je ne le pense pas, c'est juste un truc qui m'échappe.

Elle déchire mon billet pour le concert des Regulators et ma vie se termine officiellement à cet instant-là.

J'ai le cerveau embrouillé, la vue embrouillée. Dans ma tête, c'est un festival de frustration, et toute cette injustice m'aveugle. Je décide de quitter la maison. Je fourre l'essentiel dans mon sac à dos – des fringues, des bouquins de Stephen King, mon carnet de croquis de Jackson du moment, ma brosse à dents, le T-shirt que j'ai acheté sur eBay, libéré de son cadre sur le mur –, et je laisse un petit mot à ma mère sur la table du couloir pour lui dire : « Je suis chez Mac. Salut. »

Mac fait le service quand je franchis la porte principale du Pack Horse, mais il crie à sa mère qu'il prend « cinq minutes de pause » et m'aide à monter dans la chambre de derrière avec mes affaires. Cette pièce est rarement utilisée comme chambre, vu qu'elle est

cachée à l'arrière de l'appartement situé au-dessus du pub, alors le père de Mac, Teddy, s'en sert pour entasser son énorme collection de DVD et la sœur de Mac, Cree, deux ans, l'utilise comme salle de jeu.

Cree est hyper mignonne – blonde aux yeux bleus, comme Mac avant qu'il adopte des cheveux noirs avec une mèche bleue, le jour de ses dix-sept ans. Certains après-midi, il l'amène à la crèche où je travaille et, en général, elle est constamment collée à moi, mais pas aujourd'hui. Elle voit que j'ai pleuré. Pendant un moment, elle reste assise sur les genoux de Mac en m'examinant avec méfiance. Puis Mac lui chuchote quelque chose à l'oreille et elle traverse le lit à quatre pattes pour me rejoindre et me faire un câlin. Elle va même jusqu'à me faire un petit tap-tap sur l'épaule, comme pour me dire : « Là, là. »

Elle est prête à aller se coucher, elle sort du bain. Ses cheveux sentent la tarte à la cerise.

– Merci, Cree, dis-je en la serrant contre moi.

Elle s'écarte et me regarde avec ses grandes billes bleues.

– Pourquoi tu pleurais ?

– Je suis triste, c'est tout.

– Tu vas être mourie ?

– Non.

– Pourquoi tu pleurais ?

– Je suis triste, c'est tout.

– Dody c'est triste ?

– Ouais.

– J'ai une valise de docteur.

– Va la chercher, alors, on va jouer au docteur.

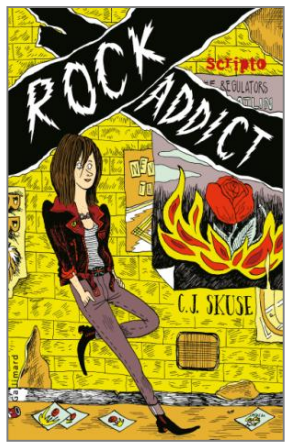
© Penny Skuse

**C. J. Skuse** est née en 1980 à Weston-super-Mare en Angleterre. Elle est éditrice junior chez Chicken House et se consacre à l'écriture de romans pour adolescents. Son premier roman, *MAUVAIS PLANS*, a été remarqué par le même éditeur que J. K. Rowling.

On lit plus fort .com

Le blog des romans Gallimard Jeunesse

Couverture : illustrations Anne Simon




# Rock addict
# C. J. Skuse

Cette édition électronique du livre
*Rock addict* de C. J. Skuse
a été réalisée le 05 juillet 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070634262 - Numéro d'édition : 175786).
Code Sodis : N44443 - ISBN : 9782075013123
Numéro d'édition : 229909.